

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e). — Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

RÉDACTION & ADMINISTRATION

12, rue Montmartre (Paris 2^e). — Téléph. : CENTRAL 80-62

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

Le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

L'Aventure Chinoise

Nos royalistes sont de drôles de gens. Ils sont nationalistes en diable ; ils ont la haine de tout ce qui est étranger. Et puis, quand ils veulent faire de la propagande, remplacer pour un moment les injures, fonds habituels de leur conversation, par des arguments, c'est hors de France qu'ils vont se ravitailler ; c'est à l'étranger qu'ils empruntent des armes, ou qu'ils en achètent.

Ils veulent dégoûter les ouvriers français de la République. Que font-ils ? Ils en appellent à l'autorité de Kautsky.

S'agit-il d'établir que la monarchie est le gouvernement qui convient le mieux aux peuples modernes ?

Ils nous montrent la Norvège plébiscitant la royauté.

Or, la Chine, après avoir tâté de la République pendant quelque temps, vient de retomber en monarchie, et nos royalistes français ne crient pas victoire ; ils n'enregistrent pas bruyamment cette victoire de leurs idées, cette vérification de leurs « doctrines ».

La vérité, c'est qu'ils ne sont pas fiers de cette nouvelle conquête. Ils n'ont pas lieu d'en être fiers. Les Chinois qui ont fait la monarchie ne sont pas des gens qu'on puisse revendiquer comme amis, même si l'on est royaliste, c'est-à-dire peu difficile et peu dégoûté.

Il y a deux Chines.

Il y a la Chine qui voulait la République et il y a la Chine qui pleurait la monarchie et qui se réjouit du retour du pouvoir personnel.

La Chine qui est ouverte aux idées modernes, c'est, chose curieuse, la Chine la plus traditionnelle, mais la plus cultivée, c'est la Chine des mandarins, c'est la Chine des lettrés, celle dont M. de Pouvourville nous a exposé la philosophie. C'est la Chine taoïste. Les disciples de Lao-Tseu sont démocrates ; l'esprit taoïste est sagement anti-monarchique.

Lao-Tseu, dit M. de Pouvourville, ne saurait admettre qu'un seul homme puisse être assez doué pour gouverner, c'est-à-dire pour accorder des hommes de tempéraments divers. Lao-Tseu dit encore : « Que les hommes conservent ce précepte : jusqu'à la vieillesse et à la mort, qu'ils ne se réunissent point en royaume », et « lorsqu'il y avait des méchants, on établit des poés et des ministres. Et la perfection des sujets conduit à l'ébranlement des rois ».

Ce sont précisément ces « méchants » dont parle le maître des lettrés Chinois, le sage Lao-Tseu, qui ont tué la jeune République chinoise et qui ont rétabli et obtenu le rétablissement de la monarchie dans l'Empire du milieu. Les « méchants », c'est l'autre Chine, c'est la Chine que l'on connaît, par exemple, par les descriptions gaillardes du docteur Matignon.

La monarchie a eu comme partisans tout un vil peuple qui vivait de la Cour. C'est la Chine féroce et sanguinaire, la Chine vicieuse, aussi, et corrompue.

Les royalistes chinois se recrutent, par exemple, parmi les eunuques professionnels. On tire argent, en Chine, d'être eunuque. Il y a, à la Cour de Pékin, plusieurs milliers d'emplois, dont quelques-uns subalternes, mais d'autres honorés et magnifiquement rétribués, qui sont exclusivement réservés aux eunuques.

Aussi ceux des Chinois qui, ignorant les préceptes des sages, ne sont point dérivés des vils appétits matériels, font-ils volontiers de leurs enfants des eunuques, afin de pouvoir les placer, contre argent, à la Cour impériale. Ces pauvres gosses sont « opérés » dès leur tendre enfance. Des spécialistes vont de maison en maison et, au gré des parents, saisissent les mîches pour leur « couper le et les », suivant l'expression des vieux conteurs.

Tous ces eunuques et tous ces exploités de l'eunuquisme constituent en Chine la garde fidèle de la monarchie. Vivant de la Cour, ils sont attachés au régime. Ils forment le meilleur du parti royaliste. Ils l'ont emporté sur les lettrés républicains, sur les sages démocrates. Ils ont facilité le coup d'État.

Une autre fraction du parti royaliste, en Chine, est constituée par d'autres personnages aussi peu ragoutants : les invertis professionnels. La prostitution est, dans la Chine monarchique, une institution point méprisée.

Mais, la prostitution féminine est laissée au bas peuple.

L'aristocratie et la Cour préfèrent les invertis. Aussi l'inversion, comme l'eunuquisme, est-elle une profession, une carrière, vers laquelle les familles chinoises, après au gain, orientent leurs rejetons, dès l'enfance. Un inverti, dans la Chine royale et impériale, peut avoir

toutes les ambitions : le plus bel avenir s'offre à lui. À défaut de situations élevées, s'il n'est pas apte à les conquérir, il a toujours la certitude de conquérir l'aisance et même la fortune.

Invertis et eunuques vivaient, en Chine, de la monarchie. La République tuait ces deux industries dont les mœurs impériales favorisaient le développement. Aussi la République, accueillie avec enthousiasme par tous les sages et tous les lettrés de ce pays de la sagesse et des lettres, a-t-elle vu se dresser contre elle l'armée horrible de ces deux groupes de misérables. Elle a succombé sous leurs coups.

Mais vous voyez, dès lors, pourquoi, par extraordinaire, les royalistes français ne s'enorgueillissent pas bruyamment de cette victoire des royalistes chinois. Ce sont des coreligionnaires dont ils ne sont pas autrement fiers...

Georges CLAIRES

Grand Organe de propagande boche

« Grand organe de propagande boche ». C'est en ces termes qu'une publication française parle du journal des cléricaux espagnols, l'A. B. C., gazette chère à l'Action française. Or, nous pouvons en croire la publication française qui parle en ces termes ; elle n'est point suspecte d'anticléricalisme systématique : c'est le Bulletin religieux du diocèse de Bayonne, organe de l'évêque de cette ville.

Le fillet du Bulletin permettra de voir combien nous avions raison de mettre les Français en garde contre cet hypocrite A. B. C., auquel quelques-uns de nos compatriotes, égarés par leur fanatisme clérical et royaliste, ne rougissent point de collaborer :

En marge de « A. B. C. ». — La lecture de ce grand organe de propagande boche ne cesse point d'être diversifiée. Nous avons constaté sans étonnement que M. J. C. Caumont, obséquieux peut-être aux conseils autorisés que nous faisons prêter, est revenu à ses anciennes occupations. Loin des bruits de la guerre et de ses traquebonds, nous le trouvons dans « A. B. C. » lui-même, en grand scandale sans doute des lecteurs ecclésiastiques de ce journal, renouvelant le stock de « vilaines choses » qui avaient fait jusqu'ici sa fortune. Un nouveau correspondant « A. B. C. », M. Alberto Insua, est arrivé de puis quelque temps à Paris. C'est un grand admirateur de M. Clemenceau (M. Luca de Tenna, par Dios !) et qui voit chez nous en rose (dame, il ne tient pas à se faire expulser, cet homme) à la différence de ses deux prédécesseurs, qui ont été en Espagne, MM. Aguilera et Salazar. Ce dernier, le vascophone « aux gémissements », dont se souviennent peut-être nos lecteurs, est, seul, demeuré égal à lui-même. Il n'a pas encore achevé le tour de l'Allemagne et de ses admirations ; il découvre en ce moment les grandeurs et la noblesse de l'empire allemand qui lui inspire des aphorismes dans ce goût : « La joie qui monte de l'estomac est, quel qu'on dise, la joie la plus pure, la plus saine, et, bien entendu, la plus désirable pour un peuple... »

Il en existe cependant une plus saine, c'est celle que peut procurer à un Français sans méchanceté la lecture de certaines correspondances de Berlin. Mais de cette joie-là, M. Salazarria n'est point appelé à goûter la saveur.

Une fois de plus, et d'après l'aveu d'un journal catholique, se vérifie l'exactitude de ce que nous disons souvent : qu'il s'agisse de presse ou de politique, à l'étranger, règle générale, quiconque est pour la Réaction est contre la France.

Sous notre Bonnet

L'Action française nous attribue l'article du Moniteur de Paris que nous citions hier. Nous avions pourtant cité le Moniteur de Paris et clairement indiqué que nous lui empruntons son fillet. Un mensonge de plus ou de moins...

Les « membres non mobilisés des Comités directeurs de l'Action française » ont envoyé à Philippe d'Orléans, leur Roy, une longue et filandreuse dépêche, à l'occasion du 1^{er} janvier ; il y avait au moins deux cents mots.

Pingre comme tous les d'Orléans, et se moquant pas mal des « comités directeurs », et de leur vœu, le Prétendant a répondu par un tout petit télégramme de seize mots, soit quatre francs, deux pièces de quarante sous et l'effigie de Louis-Philippe. Pour ne pas faire de jaloux, il a aussi répondu à la maison d'en face, les comités royalistes de la Seine, par un télégramme de seize mots.

Pour tous ceux qu'intéressent les sports et qui ont suivi ces dernières années la progression de l'éducation physique en France, les résultats que l'on peut obtenir de cette « mobilisation des muscles » ne font aucun doute.

D'ici le Printemps

Nous avons, dans nos précédents commentaires, émis cette opinion, que nous allions peut-être assister à une reprise de l'action sous un aspect nouveau.

À la fin d'opérer chacun pour son propre compte, les différents fronts des Alliés devront désormais combiner leurs efforts, en subordonner le développement à un principe de simultanéité.

L'absence de ce principe a jusqu'ici coûté fort cher aux Alliés et certainement déplacé l'heure de la victoire. Mais comme le mal porte en soi le remède, il fallait d'abord découvrir le virus pour en trouver l'antidote.

Cette double découverte est maintenant un fait accompli.

La coopération militaire sur tous les fronts est aujourd'hui à l'ordre du jour, présidé même, aux décisions du conseil de guerre des Alliés.

Je ne doute pas que l'adoption de cette tactique si rationnelle n'apporte très rapidement ses heureux effets.

Ceux-ci apparaissent en premier lieu sous l'aspect d'une paralysie frappant les réserves austro-allemandes.

Tant que l'ennemi sentira l'imminence d'une attaque sur tous ses fronts ; tant que le danger planera en permanence sur les lignes ennemies, le grand état-major allemand sera incapable de recourir au déplacement des réserves. La richesse de son arsenal ferait tomber dans l'indifférence, et la science du maître aiguilleur von Hindenburg restera vaine.

Mais voici que ces pronostics semblent devoir se réaliser ; un télégramme daté de Rome, 4 janvier, et adressé au Daily Mail, nous en donne l'assurance :

D'après une information privée de source neutre, que je ne puis transmettre sous réserve, le maréchal Hindenburg aurait en désaccord avec le maréchal de Falkenhayn.

Falkenhayn aurait voulu, dit-on, une offensive sur le front ouest.

Hindenburg a exigé une concentration en Russie où le danger devenait immédiat.

On croit que son avis a prévalu, car déjà on a commencé à ramener du front ouest au front oriental des quantités importantes de troupes.

Ainsi, on nous promettrait une formidable offensive allemande sur notre front. Nous y avons cru, parce que la nouvelle répon-

dait parfaitement à la volonté du peuple allemand, qui attend la décision de la guerre par un succès sur l'Occident. Mais voilà que le péril russe réapparaît avec le réveil de l'armée du Tsar.

Il n'en fallait pas plus pour créer la plus grave difficulté à l'état-major général allemand.

Remarquons bien que sur notre front il n'y a pas d'actions d'engagements, mais l'imminence d'une attaque foudroyante peut, à bon droit, être redoutée par l'adversaire.

Quelle serait, par exemple, la situation des Hindenburg et des Falkenhayn si une violente offensive se déclanchait à l'Occident au moment même où nos alliés du front russe auront déclanché la leur sur les deux axes de leur front ?

Quelle serait cette situation si cette offensive de l'Ouest se déclanchait une fois Czernovitz réoccupé par les Russes et Kovel le point de jonction entre les Austro-Allemands, au pouvoir de nos alliés ?

Quelle serait cette situation si, à ce même moment, l'information suivante du correspondant du « Daily News » à Rome :

Je suis informé de source diplomatique que l'intervention de la Roumanie en faveur des alliés est possible avant le printemps.

se réalisait !

Ce qui accorde, enfin, quelque consistance à cette hypothèse d'une reprise simultanée de l'offensive sur tous les fronts alliés, c'est la hâte avec laquelle s'organise la défense de Salonique.

L'organisation admirable du camp retranché ne peut se justifier que par la nécessité d'établir une solide base d'opérations en pays balkaniques.

Cette base existe. Nous savons de bonne source que son organisation n'est pas purement défensive et que le général Sarraïl possède des contingents considérablement plus élevés que ceux qui conviendraient à une simple résistance.

Salonique est une base d'action offensive et d'ici peu l'armée des Alliés attendra, l'arme au pied, l'heure de participer en liaison avec les fronts septentrionaux, à l'ultime effort.

D'ici le printemps nous verrons peut-être s'accomplir de grandes choses. S'il en est ainsi, les Alliés le devront à l'utile coopération de leurs efforts !

R. LECOINTRE-PATIN.

Communiqués Officiels

Communiqué de 3 heures

Au cours de la nuit, après un bombardement violent, les Allemands ont prononcé une assez forte attaque contre nos tranchées, entre la cote 193 et la butte de Thure. Ils ont été complètement repoussés. Aucun événement important sur le reste du front.

Communiqué anglais

Londres, 5 janvier. — Communiqué officiel britannique du 4 janvier, 21 heures :

Au cours d'attaques intermittentes d'artillerie, nous avons retenu au silence deux batteries d'obusiers allemands au nord d'Armentières et au nord-est d'Ypres et nous avons dispersé des détachements de travailleurs allemands.

Au nord d'Albert, l'ennemi a ouvert une vigoureuse fusillade de ses tranchées contre nous, après plusieurs heures d'un bombardement continu. Notre feu a empêché toute attaque ennemie de se développer.

Utilisons nos Effectifs

Une mobilisation qui s'impose

C'est celle des « ouvriers » du muscle, ces derniers seuls sont qualifiés pour diriger l'éducation physique de nos futurs « poilus ».

Ils ont la compétence que ne saurait avoir, pour l'instant tout au moins, officiers, sous-officiers et instructeurs, auxquels nous faisons appel le ministre de la Guerre.

Parmi eux, il en est qui, depuis des années s'occupent de l'entraînement des équipes françaises pour les Jeux Olympiques.

On doit donc utiliser leur concours au plus tôt.

Ils seraient en quelque sorte les professeurs d'éducation physique.

À leur école, viendraient : officiers, sous-officiers et instructeurs, choisis suivant les indications de la récente circulaire du général Gallieni.

Après avoir reçu les principales notions des méthodes d'entraînement, ces derniers devraient à leur tour des moniteurs.

Répartis ensuite dans les dépôts — car il n'est pas besoin d'être athlète pour enseigner — ils pourraient alors commencer l'éducation physique rationnelle de la jeune classe, sous l'œil vigilant bien entendu, et d'après les conseils des « véritables ouvriers du muscle », assistés, il va sans dire, des médecins.

Cette conception de l'utilisation des ouvriers du muscle peut paraître osée aux profanes.

Elle est cependant bien naturelle. N'aurait-on pas fait appel aux ouvriers compétents pour la fabrication des obus et des canons ?

Pourquoi agirait-on différemment ici ? Pour tous ceux qu'intéressent les sports et qui ont suivi ces dernières années la progression de l'éducation physique en France, les résultats que l'on peut obtenir de cette « mobilisation des muscles » ne font aucun doute.

En Grèce

Le coup de balai à Salonique

Milon, 4 janvier. — Un examen des archives des combats eut lieu à Salonique en sa présence, tout d'abord, de l'organisation d'espionnage.

À la suite de cette révélation, de nombreuses arrestations ont été opérées, notamment celles de plusieurs femmes qui se trouvaient en relations avec les consultants.

Après 4 heures. — Aujourd'hui les autorités ont arrêté encore une centaine de personnes, parmi lesquelles le correspondant de la Neue Freie Presse de Vienne et le directeur de la Banque de Salonique.

Le consul de Norvège arrêté!

Athènes, 4 janvier. — Le consul de Norvège qui a été arrêté à Salonique est retenu sous l'incrimination d'espionnage aux résultats nettement de la correspondance saisie aux consulats d'Allemagne et d'Autriche.

Des nouveaux renforts

Londres, 5 janvier. — D'Athènes au Times : « De nouveaux transports sont arrivés dimanche à Salonique et ont aussitôt commencé à débarquer des troupes. » (L'Information).

Questions du Lendemain

J'écoulais, l'autre soir, la conversation de deux voyageurs de commerce. Je retrouvais dans leurs propos les soucis casaniers, l'irrésolution, la peur d'aller de l'avant qui font partie inhérente du tempérament français. Je me demandais si la guerre allait apporter quelque changement à ceci. Puisqu'elle nous a mis brutalement en présence des faits.

La paix qui la suivra nous verra-t-elle enfin utiliser mieux nos ressources de travail et d'énergie ?

Ces deux voyageurs étaient déjà arrivés à l'âge où l'on peut songer aux jours de repos de la fin de la vie. Pour cette génération, la preuve est faite, pensai-je : la leçon ne leur profitera nullement.

Mais cette jeunesse qui va revenir des combats, animée d'un ardent besoin d'activité, n'exigera-t-elle point un champ plus vaste à cette activité ? Il faut tout au moins le souhaiter, si nous ne voulons pas, de nouveau, nous voir distancés et envahis, dans toutes les branches du commerce ou de l'industrie.

Malgré la tristesse poignante des séparations, les enfants ainsi arrachés à leurs mères, y gagneront peut-être une maturité plus hâtive. Ces jeunes gens habitués de bonne heure aux périls des combats ou à la dure vie des camps, reviendront certainement avec des idées neuves sur la carrière à embrasser.

Je voudrais tant que cette horrible épreuve s'arrête au moins à quelque chose. Les nationalistes d'avant le conflit pronostiquent à leur façon, et suivant leurs désirs, un réveil de vitalité nationale.

Le Temps, journal qui se flatte certainement de refléter l'esprit de l'élément bourgeois se piquant d'économie politique, dit ceci :

La guerre, par la grandeur même des sacrifices qu'elle exige, a purifié les âmes et les esprits ; et elle a donné aux plus humbles le sentiment des réalités auxquelles il faut faire face résolument quand on veut demeurer soi-même. C'est assez pour vouloir de toutes les utopies. Au lendemain de la guerre, c'est cet esprit nouveau, plus sain et plus fier, qui dans tous les domaines inspirera le peuple français tout entier, libéré enfin des jougs et des chimères d'antan.

Que nous guérissions, selon le vœu du Temps, de toutes nos utopies serait terrible, ne le souhaitons point. Nous y perdrons le grand charme de chez nous : cette soif d'idéal, ce grain de folie même qui jaillit de notre peuple, en élans généreux et braves, comme une flamme. Ce qu'il faut, c'est prendre, en effet, le sentiment des réalités, mais non point de la façon que l'entendent les heureux d'hier qui seront encore les heureux de demain. La vraie leçon de la guerre sera la part que la jeunesse exigera du bon-hieur général. Elle voudra et devra, bien davantage, être mise en face de la vie.

Les mères auront le devoir de le comprendre. Il leur faudra se rendre compte qu'il y a d'autres destinées pour un fils que de rêver un diplôme d'ingénieur, ou d'ambitionner la croûte de pain de la retraite d'une misérable vie d'employé. Nos jeunes gens auront pris leur essor. Reprendront-ils aisément, au sortir de la tourmente, la routine de ces vies d'où le rêve et l'aventure sont bannis ? Accepteront-ils ces mornes destinées où toute la joie d'exister est sacrifiée à l'assurance de la place à vie ? Je pense que non. J'espère que les batailles de la guerre leur donneront goût aux pacifiques victoires économiques, qu'il leur restera dans les veines un peu de sang d'aventurier.

Pour ne pas souffrir, il faudra que les mères s'aperçoivent combien cela vaudra mieux. Trop souvent jadis, elles mirent une entrave aux désirs d'envol des fils. Cette peur de l'absence tient beaucoup au petit nombre d'enfants de la famille française. Je ne juge pas : je constate. Le sujet de la natalité est trop complexe pour être tranché en une phrase, mais le fait est là. Peu d'enfants : les mères restent toute leur vie des eunuques. Cette fois, malgré elles, les poussins ayant battu des ailes, ils ne reviendront peut-être point aussi soumis qu'avant aux espoirs familiaux. Ce ne sera pas toujours un malheur. On ne rencontrera plus alors, dans tous les continents, des jeunes gens de toutes nationalités sauf de jeunes Français. Si cette jeunesse là refuse la mensualité sûre pour l'aléa d'une existence gagnée à la force du poignet, la guerre l'aura délivrée de bien préjudiciables erreurs.

Ce ne sont point seulement les fils qui éprouveront le besoin d'une tâche moins monotone. D'impérieuses circonstances vont lancer les filles dans des conditions de vivre plus actives, vont développer cette personnalité que la famille étouffe à l'envi. Les tréjagés seront forcément

battus en brèche par les nécessités. Au lendemain de la paix, elles vont se présenter, précises et inéfectables. Dès aujourd'hui, il serait bon d'y songer.

Jean de Bonnefon a émis à ce sujet une idée qui doit faire son chemin. Pourquoi la femme n'orienterait-elle pas elle aussi, son activité vers la tâche de présenter à l'étranger les modèles de notre goût, d'y faire triompher nos productions de France. De nature, la femme possède les qualités nécessaires à ce métier. Dans la fleur, la p'ume, pour ne citer que ces deux articles, j'ai connu des plâcières qui faisaient merveille et réalisaient un chiffre d'affaires leur permettant une vie libre, aisée. Ces plâcières ne travaillaient qu'à Paris. Tout aussi bien auraient-elles réussi à l'étranger où la Parisienne est précédée d'un renom de charme et de bon goût. L'étude des idiomes étrangers n'est point obstacle puisqu'heureusement leur vulgarisation s'accroît. Plus que jamais, elle deviendra nécessaire.

Le nombre des femmes seules va se trouver considérable. Le problème de la subsistance se posera pour elles de façon brutale et l'insiste sur ce point, immédiate. Celles qui auront assez de jeunesse et par conséquent de force d'action, trouveront dans des professions de ce genre un avenir qui leur assurera l'indépendance.

Les jeunes gens et les femmes seront la grande force de demain. De leur travail dépendra l'extension de notre puissance dans le monde. Je crois aux nouvelles aspirations des uns. Je crois à la grande tâche des autres.

Fanny CLAIR.

Affichage illégal

Il y a quelque temps l'Action française faisait placarder une lettre du duc d'Orléans.

La police lacéra ces affiches. Or, voici que l'Action française récidive.

Au lieu de faire tirer des affiches, elle a inséré le télégramme de Philippe d'Orléans en tête de son journal. Mais le journal est affiché dans la plupart des kiosques de Paris.

Voilà donc de nouveau les propos du Prétendant affichés.

Est-ce qu'on ne lacérera pas les journaux, comme on a lacéré les affiches ?

Garfunkel arrêté

Comme nous le disons dans notre rubrique « De quatorze heures à minuit », Garfunkel, le complice de Lombard, vient d'être arrêté à Genève.

Garfunkel aurait été arrêté hier dans la soirée. Recherché pour son rôle louche dans l'affaire Lombard, il avait pu, grâce à l'aide que lui prêta inconsciemment M. le sénateur Grosjean, se réfugier en Suisse.

Le gouvernement fédéral va être immédiatement saisi d'une demande d'extradition.

Glanes du Soir

J'ai rencontré, hier, à Javel, un gosse qui sortait de l'école de la rue des Volontaires. Ce petit garçon était très simplement, mais proprement. Un détail, pourtant, attirait mon attention. Il avait des souliers deux fois trop grands pour lui et qui, répétés et décalés, baillaient d'une façon lamentable. Je lui ai demandé :

— On ne te donne donc pas de souliers à l'école ?

Le gosse m'a répondu : — Oh ! non, monsieur. Ils ne distribuent de souliers qu'aux enfants dont les parents sont morts à la guerre.

L'enquête que j'ai faite, dans le quartier, m'a permis de constater — hélas ! — que la réponse du petit ecclésiaste n'était pas exagérée. Il n'est pas de spectacle plus navrant que celui de ces enfants obligés de courir sous la pluie et de patrouiller dans la boue sans avoir les pieds protégés contre l'humidité par des chaussures solides. Ne croyez pas que ce soit un cas exceptionnel. Les filles ne sont pas mieux traitées que les garçons.

Aux écoles comme à la Mairie, la réponse a été identique : « Nous ne donnons qu'aux enfants des militaires décédés aux Armées. »

Quelle injustice ! Pendant que nos poils combattent glorieusement dans les tranchées, on refuse des chaussures à leurs enfants. Ils ne peuvent cependant pousser l'héroïsme jusqu'à se faire tuer pour permettre à leurs gosses de ne plus se promener nu-pieds dans les rues de Paris. Ah ! qu'elle est profonde et juste, cette réflexion de Poit-de-Carotte : « Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin ! »

Léo POLDES.

